

SEDUIRE ET DEBATTRE PAR LE DIALOGUE D'IDÉES

Alain SANDRIER, Professeur de Littérature française, Université de Caen

Stéphane PUJOL, MCF (CSLF/LittéPhi), Université Paris Nanterre

Partie 1 – Qu'est-ce qu'un dialogue d'idées ?

AS : Bonjour Stéphane Pujol, vous êtes un spécialiste du dialogue d'idées au dix-huitième siècle, une forme qui s'impose sur la scène littéraire et philosophique de cette époque, et à laquelle vous avez consacré un ouvrage. Mais qu'appelle-t-on exactement « dialogue d'idées » ? Existe-t-il une différence avec ce que l'on a coutume d'appeler le « dialogue philosophique » ?

SP : Bonjour Alain Sandrier. Il faut d'abord rappeler la longue tradition du dialogue dans l'Antiquité. Celle-ci recouvre deux grandes tendances, l'une plus philosophique, on pense évidemment aux dialogues de Platon ou de Cicéron, l'autre plus satirique, c'est le modèle inauguré par Lucien, deux tendances qui ont perduré à l'époque moderne. Et le genre du dialogue un peu oublié au Moyen Age ou bien réduit à une discussion « pro et contra » chez les Scolastiques renaît de plus belle à la Renaissance et tout au long du dix-septième siècle. Il devient même un phénomène européen, et cela à travers différents usages.

On trouve ainsi des dialogues pédagogiques dont les *Colloques* d'Erasme, publiés pour la première fois en 1522, des dialogues satiriques à la manière du *Cymbalum mundi* de Bonaventure des Périers en 1538, des dialogues de vulgarisation scientifique tels le *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde* de Galilée, paru 1632, ou les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle en 1686, mais encore des dialogues mondains, depuis *Le Courtisan* de Castiglione en 1528 jusqu'aux *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* du père Bouhours en 1671, et enfin des dialogues philosophiques, plus philosophiques selon le modèle sceptique de La Mothe Le Vayer et ses *Dialogues faits à l'imitation des Anciens*, parus autour de 1630.

Alors de manière générale, le dialogue d'idées est l'examen d'un objet de discussion entre deux ou plusieurs interlocuteurs et il illustre parfaitement la démarche des Lumières comme lieu d'interrogations critiques et de débats.

Partie 2 – Un dialogue d'un autre genre

AS : Ce changement d'appellation signifie-t-il aussi un changement de régime du discours philosophique ? Implique-t-il une nouvelle manière de faire de la philosophie ?

SP : Il s'agit en effet, comme le dit le savant Fontenelle au tournant du siècle, de proposer une autre manière de philosopher, moins aride que les dissertations et les traités, et aussi moins conceptuelle. Mais assez vite, les critiques vont pleuvoir. On va reprocher aux dialogues leur allure trop badine et leur goût de l'image précieuse, jugée peu compatible avec l'exigence de rationalité. La difficulté qui se pose rapidement au genre du dialogue tient à la tension entre le projet critique ou philosophique et le souci de la mise en scène littéraire des idées.

Partie 3 – Le dialogue comme art de la conversation

AS : Et cette mise en scène à la fois littéraire et philosophique des idées n'est-elle pas liée au modèle de la conversation ?

SP : Absolument. La littérature du dix-huitième siècle et le genre du dialogue plus particulièrement cultivent l'esprit de conversation. Il s'agit bien de dire le vrai mais de le dire d'une manière qui soit à la fois animée, aisée et enjouée. C'est toute la difficulté d'un genre qui n'a pas de règles propres mais qui réfère constamment à ce modèle vivant que constitue la conversation. De manière générale, l'esthétique du dialogue des Lumières n'est pas sans rapport avec le souci du naturel que l'on trouvait déjà chez Platon. Au dix-huitième siècle, la conversation est aussi le lieu par excellence de l'échange et du débat d'idées. Elle participe de ces nouveaux lieux de sociabilité que sont les académies, les clubs ou les cafés.

Partie 4 – Les principales caractéristiques du dialogue

AS : Quelles seraient selon vous les principales caractéristiques du dialogue d'idées ?

SP : La forme du dialogue peut parfois être un leurre et recouvrir des discours à une ou plusieurs voix. Le support de la fiction permet de jouer avec le cadre traditionnel de la discussion d'idées. Le rôle de la description inaugurale, l'inscription du dialogue dans un temps et un espace donnés sont des éléments non négligeables pour saisir l'originalité de ces textes. Mais le critère essentiel à mes yeux reste l'éthos des interlocuteurs, c'est-à-dire la manière dont ils incarnent des valeurs morales. Il s'agit de faire entendre une voix propre, de maintenir la tension entre des sujets qui ne pensent pas de la même manière mais qui doivent pouvoir se nourrir et s'enrichir du point de vue de l'autre. Dès lors que le genre du dialogue engage une autre façon de philosopher, il doit convoquer d'autres interlocuteurs que des philosophes de métier.

AS : De quelle manière ?

SP : En renouvelant profondément la figure et le statut des interlocuteurs, en donnant une place à des voix jusque-là marginales, et qui prennent désormais une allure critique. Celle du bon sauvage bien sûr mais aussi celle de la femme ou du bouffon ou du fou, dans *Le Neveu de Rameau* de Diderot par exemple, ou encore même du mourant, avec le *Dialogue entre un prêtre et un moribond* de Sade qui paraît en 1782. Le cas du *Rêve de D'Alembert* de Diderot est également très intéressant. D'abord conçu sur le modèle du dialogue antique, sa profonde originalité tient autant aux audaces du matérialisme diderotien qu'aux choix des interlocuteurs tels que Diderot lui-même, D'Alembert, Bordeu et Mademoiselle de Lespinasse, c'est-à-dire un philosophe, un géomètre, un médecin, une femme du monde, tous contemporains de la rédaction du dialogue.

Partie 5 – Variété des dialogues

AS : Est-ce qu'il y a des thèmes et des registres qui se prêtent mieux que d'autres au dialogue d'idées ?

SP : Le dialogue d'idées reprend la plupart des grands thèmes qui travaillent la pensée des Lumières : la dialectique de la nature et de la culture, la place de l'éducation, la définition du bonheur. Il illustre parfaitement le débat qui oppose les philosophes et l'Eglise, les déistes et les chrétiens, au sein des Lumières elles-mêmes, celui qui oppose les déistes aux matérialistes athées. Ces thèmes et ces registres dépendent étroitement de la finalité recherchée. Le dix-huitième siècle cultive particulièrement trois types de dialogues : les dialogues parodiques ou satiriques, les dialogues pédagogiques ou scientifiques, et les dialogues philosophiques ou heuristiques, dont les représentants sont souvent désignés à travers les figures respectives de Voltaire, Fontenelle et Diderot.

Mais il faut s'interdire tout cloisonnement trop strict, de même que l'on ne saurait enfermer chacun de ces auteurs dans un type particulier. S'il y a souvent un usage parodique et satirique du dialogue chez Voltaire, il s'agit au premier chef de dénoncer le fanatisme, celui des prêtres d'abord, mais aussi un certain sectarisme philosophique, quelques-uns de ses dialogues sont authentiquement philosophiques. Ainsi, les *Dialogues d'Evhémère*. Diderot, quant à lui, écrit aussi bien un texte comme *La Promenade du sceptique*, de facture plutôt classique que *Le Neveu de Rameau*.

Le rôle de Diderot, dans cette histoire, est bien évidemment essentiel, même si chez lui, la forme dialoguée excède largement le genre du dialogue. C'est une forme envahissante qui concerne aussi bien un roman comme *Jacques le fataliste* que la critique d'art des *Salons*. Si Diderot a pu légitimement apparaître à la fois comme le philosophe du dialogue et le plus grand représentant du genre dialogué, c'est sans doute parce qu'il a su donner à cette forme une vérité et une authenticité sans précédent. C'est aussi parce qu'il a fait du dialogue mieux que quiconque un exercice critique qui vise la pratique philosophique elle-même.

AS : Eh bien merci Stéphane pour ce dialogue très éclairant sur le dialogue à l'époque des Lumières.